

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

La Nouvelle Revue française (NRF)

1914

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE



LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XVII

PARIS
35 & 37, RUE MADAME, 35 & 37
1921

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

HYMÉNÉE !¹

ACTE II

Une chambre chez Agâfia Tikhonovna.

SCÈNE I

AGAFIA TIKHONOVNA. *Puis* KOTCHKARIOV.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Vraiment, choisir est difficile ! S'il n'y en avait qu'un, ou deux, mais quatre, comment s'en tirer ?... Nicanor Ivânovitch² n'est pas mal, bien qu'un peu maigre. Ivane Kouzmitch³ non plus n'est pas mal. Et, à dire vrai, Ivane Pâvlovitch⁴ n'est pas mal non plus, bien qu'il soit gros. En tout cas c'est un homme que l'on remarque. Balthazar Balthazârovitch⁵ a, lui aussi, des qualités... Aussi, combien il est difficile de se décider ! Si au-dessus des lèvres de Nicanor Ivânovitch, on pouvait planter le nez d'Ivane Kouzmitch ; si on pouvait prendre un peu de la désinvolture de Balthazar Balthazârovitch et ajouter à tout cela un peu de l'embonpoint d'Ivane Pâvlovitch, je serais vite décidée. Mais maintenant, va te prononcer !

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1921.
2. Anoûtchkine.
3. Podkoliëssine.
4. Iaitchnitsa.
5. Jévâkine.

Rien que d'y songer, la tête me fait mal. Je pense que le mieux est de tirer au sort. S'en remettre à la volonté de Dieu ! Celui qui sortira sera mon époux. Je vais écrire le nom de chacun sur un bout de papier, rouler les billets, et, adviennent que pourra ! (*Elle va à son secrétaire, y prend du papier et des ciseaux, fait des billets et les roule, tout en continuant de parler.*) C'est une malheureuse situation que celle de jeune fille, surtout de jeune fille amoureuse. Aucun homme ne veut se mettre à notre place et comprendre... Voilà les billets prêts. Il n'y a plus qu'à les mettre dans mon réticule, à fermer les yeux, à tirer, et qu'il en soit ce qu'il en sera ! (*Elle fait ce qu'elle vient de dire et brasse les billets.*) Ah ! j'ai peur... Si Dieu voulait que ce soit Nicanor Ivánovitch qui sorte ! Non ! Pourquoi lui ? Mieux vaudrait Ivane Kouzmitch. Bah ! pourquoi Ivane Kouzmitch ? Les autres valent-ils moins que lui ? Bah ! celui qui sortira, c'est celui que je prendrai. (*Elle plonge la main dans le réticule et, au lieu d'en tirer un billet, les retire tous.*) Oh, tous ! Tous sont sortis ! Comme mon cœur bat ! Mais il n'en faut qu'un ! Rien qu'un ! (*Elle remet les billets dans le réticule et agite. A ce moment-là, Kotchkariov entre furtivement et s'arrête derrière elle.*) Ah, si je pouvais retirer Balthazar !... Qu'est-ce que je dis ?... Je voulais dire Nicanor Ivánovitch... Non, je ne veux pas, je ne veux pas... Celui que le sort désignera...

KOTCHKARIOV. — Prenez donc Ivane Kouzmitch, c'est le mieux de tous.

AGAFIA TIKHONOVNA, *poussant un cri.* — Ah ! (*Elle se cache le visage dans ses mains, craignant de se retourner.*)

KOTCHKARIOV. — Pourquoi avez-vous peur ? Ne vous effrayez pas. C'est moi. Bien vrai, prenez Ivane Kouzmitch.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah, j'ai honte ! Vous m'écoutez.

KOTCHKARIOV. — Qu'est-ce que ça peut faire ? N'ayez donc pas honte avec moi. Ne suis-je pas votre parent ? Découvrez votre joli visage.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Vraiment, j'ai honte. (*Elle découvre à demi son visage.*)

KOTCHKARIOV. — Allons, choisissez Ivane Kouzmitch.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah ! (*Elle se couvre à nouveau le visage.*)

KOTCHKARIOV. — Vraiment c'est une merveille d'homme. Administrateur hors-ligne. Un homme étonnant !

AGAFIA TIKHONOVNA. (*Elle se découvre peu à peu le visage.*)
— Et un autre peut-être : Nicanor Ivânovitch, par exemple ? N'est-ce pas, lui aussi, un homme bien ?

KOTCHKARIOV. — Excusez-moi, c'est du néant, comparé à Ivane Kouzmitch.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Pourquoi cela ?

KOTCHKARIOV. — Parce que. Mais c'est clair ! Ivane Kouzmitch est un homme... un homme enfin... un homme comme vous n'en trouverez pas.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et Ivane Pâvlovitch ?

KOTCHKARIOV. — Ivane Pâvlovitch, c'est de la pacotille. Tous les autres aussi, de la pacotille.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Croyez-vous qu'ils le soient tous ?

KOTCHKARIOV. — Mais jugez, comparez : Ivane Kouzmitch, comme ça sonne ! Les autres au contraire, quel que soit celui que vous preniez : Ivane Pâvlovitch, Nicanor Ivânovitch... est-ce aussi bien ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Vous avez peut-être raison. Tous les autres sont très... effacés.

KOTCHKARIOV. — Effacés ! y pensez-vous ? Des querelleurs, des gens turbulents, voilà ce qu'ils sont ! Avez-vous envie d'être battue le lendemain même de votre mariage ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah, mon Dieu ! C'est le pire malheur qui puisse arriver.

KOTCHKARIOV. — Je vous crois. On ne peut rien imaginer de pire.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Alors, vous me conseillez de prendre Ivane Kouzmitch ?

KOTCHKARIOV. — Naturellement, je vous le conseille : Ivane Kouzmitch ! Naturellement ! (*A part.*) L'affaire, je crois, s'arrange. Podkoliëssine est dans un café près d'ici. Je cours le chercher.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Alors vous pensez que c'est, à n'en pas douter, Ivane Kouzmitch ?

KOTCHKARIOV. — Absolument.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et les autres, les refuser ?

KOTCHKARIOV. — Evidemment, les refuser.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et comment m'y prendre ? J'ai honte.

KOTCHKARIOV. — Pourquoi ça ! Dites-leur que vous êtes trop jeune, que vous ne voulez pas vous marier.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ils ne me croiront pas. Ils me demanderont le pourquoi et le comment.

KOTCHKARIOV. — Eh bien, si vous voulez en finir, en une seule fois, dites-leur simplement : Allez tous vous promener, imbéciles !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Est-ce qu'on peut dire des choses pareilles ?

KOTCHKARIOV. — Essayez seulement. Je vous assure qu'après cela tous déguerpiront.

AGAFIA TIKHONOVNA. — C'est que ce n'est pas très poli.

KOTCHKARIOV. — Qu'est-ce que ça fait puisque vous ne les reverrez plus.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Tout de même, c'est mal. Ils se fâcheront certainement.

KOTCHKARIOV. — Beau malheur. Si leur colère pouvait amener quelque chose de fâcheux, je comprendrais. Mais, le pire est que l'un d'eux vous crache au visage. Rien de plus.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Vous voyez !

KOTCHKARIOV. — Grand malheur ! Il en est auxquels

c'est arrivé plusieurs fois, je vous jure. Je sais même un très bel homme, le teint magnifique, qui turlupinait tellement son chef pour qu'il augmentât son traitement que, celui-ci, n'y tenant plus, lui cracha en plein visage : « Voilà toute l'augmentation que tu auras, satané raseur, » lui cria-t-il. Mais tout de même il augmenta ses appointements ; alors quel malheur y eut-il là ? C'en serait un si on n'avait pas son mouchoir sous la main. Mais quand on l'a dans sa poche, on le tire, on s'essuie, et c'est tout. (*On sonne dans l'antichambre.*) On vient. C'est évidemment l'un des prétendants. Je ne voudrais pas les rencontrer. N'y a-t-il pas d'autre sortie ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Oui, par l'escalier de service... Je suis toute tremblante.

KOTCHKARIOV. — Ce n'est rien. Ayez seulement un peu de sang-froid. Adieu ! (*A part.*) Je vais vite ramener Podkoliëssine.

SCÈNE II

AGAFIA TIKHONOVNA. IAÏTCHNITSA.

IAÏTCHNITSA. — Je suis venu exprès un peu à l'avance, mademoiselle, pour causer tranquillement en tête-à-tête. Mon rang, mademoiselle, vous est déjà connu, n'est-ce pas ? Je suis assesseur de collège, aimé de mes chefs, obéi de mes inférieurs. Il ne me manque qu'une chose : une compagne.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Oui, monsieur.

IAÏTCHNITSA. — Je rencontre maintenant cette compagne ; cette compagne, mademoiselle, c'est vous. Dites-moi franchement : Oui ou non. (*Il lorgne sa poitrine. A part.*) Ce n'est pas de ces étrangères maigriotes comme il en existe ; il y a quelque chose.

AGAFIA TIKHONOVNA. — C'est que je suis encore très jeune... je ne suis pas encore disposée à me marier.

IAÏTCHNITSA. — Permettez, et pourquoi donc la marieuse

se démène-t-elle ? Peut-être avez-vous voulu dire autre chose ? Expliquez-vous... (*On entend sonner.*) Le diable les emporte ! Jamais une minute pour ses affaires.

SCÈNE III

LES MÊMES. JÉVAKINE.

JÉVAKINE. — Pardonnez-moi, mademoiselle. Je viens peut-être trop tôt. (*Il se tourne et aperçoit Iaïtchnitsa.*) Ah, vous êtes déjà ici... Ivane Pâvlovitch, mes hommages !

IAÏTCHNITSA, *à part*. — Puisse-tu disparaître sous terre avec tes hommages ! (*Haut.*) Eh bien, mademoiselle, un mot seulement : Oui ou non ? (*On entend sonner. Il crache par terre avec dépit.*) On sonne encore !

SCÈNE IV

LES MÊMES. ANOUTCHKINE.

ANOUTCHKINE. — J'arrive peut-être un peu plus tôt, mademoiselle, que le veut et le dicte le code des convenances... (*Apercevant les autres prétendants, il pousse une exclamation, et salue.*) Mes hommages !

IAÏTCHNITSA, *à part*. — Garde-les pour toi tes hommages ! C'est le diable qui t'envoie. Te fusses-tu cassé les quilles ! (*Haut.*) Allons, je vous prie, mademoiselle, décidez. Je suis un homme occupé qui n'a que peu de temps. Oui ou non ?

AGAFIA TIKHONOVNA *troublée*. — Il ne le faut pas... il ne faut pas... (*A part.*) Je ne comprends rien à ce que je dis.

IAÏTCHNITSA. — Mais si, il le faut. Pourquoi ne le faut-il pas ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Non, rien. Je ne voulais pas

dire cela. (*Prenant son courage à deux mains.*) Allez tous vous promener!... (*A part, joignant les mains.*) Ah, mon Dieu, que viens-je de dire ?

IAÏTCHNITSA. — Comment : Allez vous promener ! Qu'est-ce que cela signifie ? Permettez-moi de savoir ce que vous entendez par là ? (*Les mains sur les côtés, il marche vers elle d'un air menaçant.*)

AGAFIA TIKHONOVNA, *le regardant effrayée, s'écrie* : — Ah ! il va me battre. Il va me battre ! (*Elle s'enfuit. Iaïtchnitsa reste bouche bée. Arina Pantléïmonovna accourt, et, apercevant Iaïtchnitsa, elle s'écrie elle aussi* : Ah, il va me battre. *Et elle s'enfuit.*)

IAÏTCHNITSA. — Qu'est-ce que c'est que cette aventure ? En voilà une histoire !

(*On sonne à la porte et on entend des voix :*)

VOIX DE KOTCHKARIOV. — Entre, passe. Qu'as-tu à t'arrêter.

VOIX DE PODKOLIËSSINE. — Passe le premier. J'ai besoin de m'arrêter une minute pour souffler et rattacher mon sous-pied.

VOIX DE KOTCHKARIOV. — Tu ne vas pas t'esquiver encore une fois ?

VOIX DE PODKOLIËSSINE. — Non, je ne m'esquiverai pas, je te le jure.

SCÈNE V

LES MÊMES. KOTCHKARIOV.

KOTCHKARIOV *à Podkoliëssine, dans la coulisse.* — Parbleu, tu as bien besoin de rattacher ton sous-pied.

IAÏTCHNITSA *à Kotchkariov.* — Dites-moi, la jeune fille est sotte, n'est-ce pas ?

KOTCHKARIOV. — Quoi ? Est-il arrivé quelque chose ?

IAÏTCHNITSA. — Oui, une chose inconcevable. Tout d'un

coup, elle s'est enfuie en criant : Il va me battre, il va me battre ! Le diable y comprenne quelque chose !

KOTCHKARIOV. — Oui, parfois ça lui arrive. Elle est sottre.

IAÏTCHNITSA. — Dites ? Vous êtes son parent ?

KOTCHKARIOV. — Certainement.

IAÏTCHNITSA. — Et à quel degré, peut-on vous le demander ?

KOTCHKARIOV. — Ma foi, je ne sais pas. C'est la tante de ma mère qui était quelque chose à son père ou son père qui était quelque chose à ma tante. Cela, ma femme le sait. C'est son fort.

IAÏTCHNITSA. — Et il y a longtemps qu'elle donne des signes de sottise ?

KOTCHKARIOV. — Dès sa plus tendre enfance.

IAÏTCHNITSA. — Il vaudrait certainement mieux qu'elle fût intelligente. Mais une sottre même a du bon pourvu que les articles supplémentaires soient bien en ordre.

KOTCHKARIOV. — Mais elle n'a pas un sou vaillant.

IAÏTCHNITSA. — Comment ça ? Et la maison de pierre ?

KOTCHKARIOV. — Elle n'a que la renommée d'être en pierre. Si vous saviez comment elle est construite ! Les murs n'ont que des parements de briques entre lesquels il y a toute sorte de saletés : des gravois, des copeaux, des rabotures...

IAÏTCHNITSA. — Que dites-vous ?

KOTCHKARIOV. — Assurément. Ne savez-vous pas de quelle façon, on construit aujourd'hui ? Rien que pour avoir gage sur quoi emprunter.

IAÏTCHNITSA. — Pourtant la maison n'est pas hypothéquée ?

KOTCHKARIOV. — Qui vous l'a dit ? Elle l'est. Et même, les intérêts ne sont pas payés depuis deux ans. Et, au Sénat, il y a un frère qui guigne la maison. Le monde n'a jamais produit un plus grand plaideur. Il arracherait sa dernière jupe à sa propre mère, le mécréant !

IAÏTCHNITSA. — Et pourtant cette vieille marieuse me disait... Ah, la pécore, le rebut du genre humain!... (*A part.*) Et s'il mentait... Il faut soumettre la vieille au plus strict interrogatoire, et, si ce qu'il raconte est vrai... je la ferai chanter comme on ne chante guère.

ANOUTCHKINE. — Laissez-moi, à mon tour, vous importuner ; une question ? Ne connaissant pas la langue française, il m'est difficile de juger par moi-même si une femme la sait ou ne la sait pas. Eh bien, dites-moi, la maîtresse de maison la sait-elle ?

KOTCHKARIOV. — Pas un traître mot.

ANOUTCHKINE. — Est-ce possible ?

KOTCHKARIOV. — Je vous l'affirme ; Agafia Tikhonovna a été en pension avec ma femme, et c'était une paresseuse insigne : Son maître de français lui donnait même du bâton.

ANOUTCHKINE. — Figurez-vous que dès la première minute j'ai eu comme le pressentiment qu'elle ne savait pas le français...

IAÏTCHNITSA. — Au diable, le français, mais que cette marieuse maudite ait osé!... Ah, la carogne, ah, la sorcière ! Si vous saviez en quels termes louangeurs elle me la peignait... C'est un peintre, monsieur, un peintre accompli ! « Maison en pierre, aile sur fondation, disait-elle, cuillers d'argent, traîneaux... il n'y a qu'à monter dedans et à te promener »... Il est rare de pouvoir lire, dans un roman, une plus belle page. Ah, vieille semelle ! Tombe-moi seulement sous la patte!...

SCÈNE VI

LES MÊMES. FIOKLA.

(*Tous, apercevant Fiokla, s'en prennent à elle.*)

IAÏTCHNITSA. — Ah, la voilà ! Arrive ici, vieille semeuse de péchés ! Approche vite !

ANOUTCHKINE. — C'est comme ça que vous me trompiez, Fiòkla Ivanovna !

KOTCHKARIOV. — Avance un peu pour subir ton châtiement.

FIOKLA. — Je n'y comprends rien ; vous m'étourdissez absolument.

IAÏTCHNITSA. — La maison n'est construite qu'en parements de briques, vieille semelle, et tu m'as menti en prétendant qu'il y avait une mansarde ; tu as menti en tout.

FIOKLA. — Ce n'est pas moi qui l'ai bâtie. Il a dû y avoir une raison pour qu'on s'y prenne ainsi.

IAÏTCHNITSA. — Et la maison est hypothéquée ! Que le diable t'avale, sorcière maudite ! (*Il trépigne.*)

FIOKLA. — Voyez ça ! Il m'insulte. Un autre m'aurait remerciée d'avoir fait tant de démarches pour lui.

ANOUTCHKINE. — Vous m'aviez aussi narré, Fiòkla Ivànovna, que la demoiselle savait le français.

FIOKLA. — Mais elle le sait, mon chéri. Elle sait tout. Et l'allemand, et n'importe quoi. Et toutes les manières que vous voudrez, elle les sait.

ANOUTCHKINE. — Ah, ça non ! Je crois qu'elle ne sait que le russe.

FIOKLA. — Quel mal y a-t-il là ? Le russe est plus facile à comprendre, c'est pourquoi elle parle russe. Si elle savait le musulman, ce serait pire pour toi : tu n'y comprendrais goutte. D'ailleurs il n'y a rien à reprocher au parler russe ; on sait ce qu'il est : tous les saints parlaient russe.

IAÏTCHNITSA. — Approche un peu, damnée ! Approche-toi de moi !

FIOKLA, *marche à reculons vers la porte.* — Je ne m'approcherai pas ; je te connais ; tu as la main lourde ; pour un rien tu rosses.

IAÏTCHNITSA. — Ecoute, ma colombe, tu ne t'en tireras pas à si bon compte. Je te traînerai à la police. On t'y apprendra à tromper les honnêtes gens. Tu verras ! Et tu

diras de ma part à ta jeune personne que c'est une grendine. N'oublie pas ! (*Il sort.*)

FIOKLA. — Voyez le coco ; comme il rage ! Parce qu'il est gros, il croit qu'il n'a pas son égal. Je lui dirai que c'est toi qui es un grendin ; voilà ce que je lui dirai !

ANOUTCHKINE. — J'avoue, ma très chère, que je n'aurais jamais pensé que vous puissiez me tromper d'une façon pareille ! Si j'avais su que la jeune fille avait reçu une si piètre éducation, je n'aurais jamais mis les pieds ici. Voilà ce que j'avais à vous dire ! (*Il sort.*)

FIOKLA. — Sur quelle herbe ont-ils marché ? Ont-ils trop bu ? Voyez-moi quels insolents ! Ils ont tant étudié qu'ils en sont stupides.

SCÈNE VII

FIOKLA, KOTCHKARIOV. JÉVAKINE.

(*Kotchkariov, en apercevant Fiokla, se met à rire à gorge déployée et la montre du doigt.*)

FIOKLA, ennuyée. — Qu'as-tu donc à t'écorcher la gorge ?
(*Kotchkariov continue à rire.*)

FIOKLA. — Ah, comme ça le travaille !

KOTCHKARIOV. — Ah, marieuse, marieuse ! Maîtresse en l'art de marier ! Tu t'y entends à conduire les choses ! (*Il continue à rire.*)

FIOKLA. — Vraiment, ça le secoue ! Ta défunte mère a dû devenir folle en te mettant au monde. (*Elle sort furieuse.*)

SCÈNE VIII

KOTCHKARIOV. JÉVAKINE.

KOTCHKARIOV, riant toujours. — Ah, je n'en puis plus ; mes forces m'abandonnent. Je sens que ma poitrine va éclater ! (*Il continue à rire.*)

(*Jévakine, à le voir faire, commence à rire lui aussi.*)

KOTCHKARIOV, *se laissant tomber sur une chaise*. — Je défaille. Je sens que si je me remets à rire, j'y perdrai la vie.

JÉVAKINE. — La gaieté de votre humeur me plaît. Il y avait dans l'escadre du capitaine Bôldyriov un enseigne nommé Piétoukkov, Antone Ivànovitch ; lui aussi était d'humeur joyeuse. Parfois, il n'y avait qu'à lui montrer le doigt, il se mettait aussitôt à rire. Et, je vous jure qu'il riait jusqu'au soir. Et à le voir faire, soi-même à la fin, on se prenait à rire.

KOTCHKARIOV, *reprenant sa respiration*. — Oh, Seigneur, ayez pitié de nous, pauvres pécheurs ! Ce qu'elle avait imaginé la vieille folle ! Est-elle capable de marier quelqu'un ? Tandis que moi, je marie qui je veux.

JÉVAKINE. — Vraiment ? Vous pouvez, sans plaisanterie, faire des mariages ?

KOTCHKARIOV. — Je crois bien. N'importe qui avec qui vous voudrez.

JÉVAKINE. — Alors mariez-moi avec la maîtresse de céans.

KOTCHKARIOV. — Vous ! Pourquoi voulez-vous donc vous marier ?

JÉVAKINE. — Pourquoi ? Voilà, permettez-moi de le remarquer, une question un peu étrange ! On sait pourquoi on se marie...

KOTCHKARIOV. — Mais vous venez de l'entendre, elle n'a pas un sou de dot.

JÉVAKINE. — A l'impossible nul n'est tenu. Evidemment c'est triste. Mais avec une si aimable fille, on peut vivre sans dot. Une petite chambre (*il la circonscrit de la main*), une petite antichambre, un petit paravent ou une autre petite cloison quelconque...

KOTCHKARIOV. — Qu'est-ce qui vous a tant plu en elle ?

JÉVAKINE. — A franchement parler ce qui m'a plu, c'est qu'elle est en bonne chair. Je suis très amateur de l'embonpoint féminin.

KOTCHKARIOV, *le regardant de côté, à part.* — Il aime les femmes grasses et il est maigre comme une blague à tabac vide. (*Haut.*) Non, vous ne devez absolument pas vous marier.

JÉVAKINE. — Pourquoi ça ?

KOTCHKARIOV. — Parce que. Quelle allure avez-vous, entre nous soit dit ? Des pattes de coq.

JÉVAKINE. — De coq ?

KOTCHKARIOV. — Certes ! Quelle mine avez-vous ?

JÉVAKINE. — Que voulez-vous dire à la fin avec vos pattes de coq ?

KOTCHKARIOV. — C'est simple : des pattes de coq.

JÉVAKINE. — Il me semble que vous allez un peu loin...

KOTCHKARIOV. — Je parle ainsi parce que je sais bien que j'ai affaire à un homme raisonnable. A un autre, je ne l'aurais pas dit. Je vous marierai : entendu ; mais à une autre personne.

JÉVAKINE. — Non, je demande que ce soit justement à celle-là. Voulez-vous être mon bienfaiteur ? Mariez-moi précisément à celle-là.

KOTCHKARIOV. — Soit ! Mais à une condition. Vous ne vous mêlerez absolument de rien et ne vous montrerez même pas aux yeux de la demoiselle. J'arrangerai tout sans vous.

JÉVAKINE. — Permettez ! comment tout faire sans moi ? Il me semble qu'il faudra bien que je me montre à la fin.

KOTCHKARIOV. — Absolument inutile. Rentrez chez vous et attendez. Ce soir, tout sera fait.

JÉVAKINE, *se frottant les mains.* — Voilà qui serait bien ! Ne vous faut-il pas la liste de mes emplois, quelque certificat ? Ça pourrait intéresser la jeune fille. Je puis vous rapporter tout dans une minute.

KOTCHKARIOV. — Il n'y a besoin de rien. Rentrez chez vous. Et ce soir je vous ferai prévenir. (*Il le pousse dehors.*) Tu peux y compter, mon brave ! Mais pourquoi Podko-

lièssine ne vient-il pas ? Ça me paraît louche. N'a-t-il pas fini de remettre son sous-pied ? Il faut courir le chercher.

SCÈNE IX

KOTCHKARIOV. AGAFIA TIKHONOVNA.

AGAFIA TIKHONOVNA, *regardant autour d'elle*. — Quoi, partis ? Personne ?

KOTCHKARIOV. — Partis. Personne.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah, si vous saviez comme j'ai tremblé ! Jamais je n'ai ressenti rien de pareil. Comme ce laïtchnitsa est effrayant ! Quel tyran ce doit être pour une femme ! Il me semble toujours qu'il va revenir.

KOTCHKARIOV. — Oh, il ne reviendra pour rien au monde ! Je donne ma tête à couper si l'un de ces deux là remet le nez ici.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et le troisième ?

KOTCHKARIOV. — Quel troisième ?

JÉVAKINE, *passant la tête à la porte*. — J'ai une envie folle d'entendre ce que sa petite bouche va dire de moi... la si jolie petite rose !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Mais Balthazar Balthazârovitch.

JÉVAKINE. — Nous y voilà, nous y voilà ! (*Il se frotte les mains.*)

KOTCHKARIOV. — Ah, n'en parlons pas ! Je ne savais pas qui vous aviez en vue. C'est vraiment, par ma foi, un âne bête !

JÉVAKINE. — Qu'est-ce à dire ? J'avoue que je n'y comprends plus rien.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Pourtant, à le voir, il paraissait très bien.

KOTCHKARIOV. — Un ivrogne !

JÉVAKINE. — Par Dieu, je ne comprends plus !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Se peut-il, vraiment, qu'il soit ivrogne ?

KOTCHKARIOV. — Passez-moi le mot, une canaille fieffée.

JÉVAKINE, *haut*. — Ah, pardon, je ne vous ai nullement demandé de dire ça ! Glisser quelques mots en ma faveur, me louer un peu, c'est une autre affaire. Mais me draper ainsi ; gardez ça pour un autre. Moi, je n'en suis plus !

KOTCHKARIOV, *à part*. — Comment a-t-il pu se glisser ici ! (*A Agafia Tikhonovna, à mi-voix.*) Voyez-le ; il tient à peine sur ses jambes. Il fait chaque jour des zigzags pareils. Envoyez-le promener, et que ce soit fini. (*A part.*) Ce Podkolièssine qui ne vient toujours pas ! Quel homme abominable ! Je lui revaudrai ça. (*Il sort.*)

SCÈNE X

AGAFIA TIKHONOVNA. JÉVAKINE

JÉVAKINE, *à part*. — Il avait promis de me servir et m'a desservi. Drôle d'homme ! (*Haut.*) Mademoiselle, je vous prie de ne rien croire...

AGAFIA TIKHONOVNA. — Pardon, je me sens mal à l'aise. J'ai mal de tête. (*Elle veut sortir.*)

JÉVAKINE. — Peut-être, mademoiselle, quelque chose vous déplaît-il en moi ? N'accordez pas d'importance, je vous prie, à cette légère calvitie que j'ai ; c'est à la suite d'une fièvre ; mes cheveux repousseront incessamment !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ça m'est fort égal ce que vous pouvez avoir.

JÉVAKINE. — Mademoiselle ... quand je mets un frac noir mon teint s'éclaircit...

AGAFIA TIKHONOVNA. — Tant mieux pour vous. Adieu ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XI

JÉVAKINE (*seul, s'adressant d'abord à Agáfia Tikhonovna qui s'en va.*)

Je vous en prie, mademoiselle, dites-moi la raison, la cause, le pourquoi ?.. Existerait-il en moi un défaut marqué ?.. La voilà partie... Fort étrange aventure ! Ce n'est pas moins de la dix-septième fois que cela m'arrive. Et presque toujours de la même façon ! Au début, il semble que ça marche, et, quand ça approche de la fin, pouf ! on me refuse... (*Il arpente la scène, rêveur.*) Oui, c'était ma dix-septième fiancée. En somme, qu'est-ce qui l'a prise ?.. Ce n'est pas clair ; pas clair du tout ! Ça se comprendrait si j'étais mal fait. (*Il se contemple.*) Il me semble qu'on ne peut pas dire cela. Grâce à Dieu, la nature ne m'a pas disgracié. Incompréhensible ! Si je rentrais chez moi et y cherchais dans ma cassette ! J'ai de ces petites poésies auxquelles aucune femme ne saurait résister ... En vérité, c'est incompréhensible ! Me voilà obligé de ratteler sens devant derrière. Dommage vraiment ! Dommage ! (*Il sort.*)

SCÈNE XII

PODKOLIËSSINE. KOTCHKARIOV.

KOTCHKARIOV. — Il ne nous a pas vus... As-tu remarqué quelle longue figure il fait !

PODKOLIËSSINE. — Se peut-il qu'on l'ait rebuté comme les autres.

KOTCHKARIOV. — Bel et bien.

PODKOLIËSSINE, *d'un air suffisant.* — Ce doit être très humiliant d'être refusé.

KOTCHKARIOV. — Je le pense.

PODKOLIËSSINE. — Je ne puis croire encore qu'elle ait vraiment dit qu'elle me préfère à tous.

KOTCHKARIOV. — Que dis-tu « préfère » ? Elle est follement amoureuse de toi. Un amour immense ! Quels jolis petits noms ne t'a-t-elle pas donnés ! Elle bout, littéralement ; elle bout d'amour.

PODKOLIËSSINE, *il sourit avec suffisance*. — Et quels jolis petit noms, en effet, les femmes ne trouvent-elles pas quand elles le veulent !.. Frimoussette, bestiole, noiraud...

KOTCHKARIOV. — Ce n'est encore rien ... Marie-toi ; tu verras quels beaux mots tu entendras les deux premiers mois. Mon cher, c'est à en fondre de joie...

PODKOLIËSSINE, *souriant*. — Est-ce possible !

KOTCHKARIOV. — Foi d'honnête homme ! Mais assez là-dessus ; mettons-nous plutôt à l'œuvre. Parle-lui ; ouvre-lui ton cœur sur-le-champ, et demande lui sa main.

PODKOLIËSSINE. — Sur-le-champ ! Que dis-tu ?

KOTCHKARIOV. — Il le faut, sur-le-champ !... Au reste. la voilà.

SCÈNE XIII

LES MÊMES. — AGAFIA TIKHONOVNA.

KOTCHKARIOV. — Je vous amène, mademoiselle, le sujet que voici. Il n'y a jamais eu au monde un homme plus amoureux. Dieu me pardonne, je ne souhaiterais pas une chose pareille à un ennemi...

PODKOLIËSSINE, *le poussant du coude, à voix basse*. — Mon cher, je crois que tu vas un peu loin !...

KOTCHKARIOV. — Laisse, laisse faire ! (*Bas, à Agafia Tikhonovna.*) Soyez plus hardie, il est très timide. Tâchez d'être plus dégagée. Remuez un peu les sourcils, ou baissez les yeux, de façon à déconcerter ce scélérat. Ou encore, montrez-lui un coin de votre épaule, et qu'il regarde !... Au reste, vous avez eu tort de ne pas mettre une robe à manches courtes. Après tout, ça ne fait rien. (*Haut.*)

Allons, je vous laisse en agréable tête-à-tête. J'entre une minute dans la salle à manger et à la cuisine donner des ordres. Le maître d'hôtel, à qui j'ai commandé le souper, ne va pas tarder à venir. On a peut-être même déjà apporté les vins. Au revoir. (*A Podkoliëssine.*) Courage, courage ! (*Il sort.*)

SCÈNE XIV

PODKOLIËSSINE. — AGAFIA TIKHONOVNA.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Veuillez bien vous asseoir. (*Ils s'assoyent et se taisent.*)

PODKOLIËSSINE. — Aimez-vous la promenade, mademoiselle ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Quelle promenade ?

PODKOLIËSSINE. — A la campagne, en été, il est très agréable de se promener en bateau.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Oui, Monsieur. Quelquefois, nous faisons des promenades avec des amis.

PODKOLIËSSINE. — Quel été aurons-nous, on ne sait pas.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Il faut souhaiter qu'il soit beau.

(*Ils se taisent.*)

PODKOLIËSSINE. — Quelle est votre fleur préférée, mademoiselle ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Celle qui sent le plus fort. L'œillet.

PODKOLIËSSINE. — Les fleurs vont très bien aux dames.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Oui, c'est une chose agréable. (*Un silence.*) A quelle église êtes-vous allé à la messe, dimanche dernier ?

PODKOLIËSSINE. — A l'église de l'Ascension. Et le dimanche d'avant j'étais à Notre-Dame de Kazan. Du reste, pour prier, l'église importe peu. A Notre-Dame, seulement, les ornements sont plus beaux. (*Il se tait ; puis tambourine*

des doigts sur la table.) Ça va être bientôt la fête d'Ekatéri-nenhof¹.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Oui, dans un mois, je crois.

PODKOLIËSSINE. — Et même dans moins que ça ...

AGAFIA TIKHONOVNA. — Il faut penser que la fête sera gaie.

PODKOLIËSSINE. — Nous sommes aujourd'hui le 8. (*Il compte sur ses doigts.*) 9, 10, 11 ... Dans 22 jours.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Vraiment ! Si vite !

PODKOLIËSSINE. — Et je n'ai pas même compté aujourd'hui. (*Un silence.*) Comme le peuple russe est courageux !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Comment ?

PODKOLIËSSINE. — Prenons les ouvriers. Ils travaillent à de prodigieuses hauteurs. Je suis passé près d'une maison où un maçon faisait un enduit, et il n'avait peur de rien.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Vraiment ? Où l'avez-vous vu ?

PODKOLIËSSINE. — Dans le trajet que je fais chaque jour pour aller à mon bureau. Je vais, voyez-vous, chaque matin à mon département. (*Silence.*)

(*Podkoliëssine recommence à tambouriner sur la table, puis il prend son chapeau et salue.*)

AGAFIA TIKHONOVNA. — Vous partez déjà ?

PODKOLIËSSINE. — Oui. Excusez-moi si peut-être je vous ai ennuyée.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Quelle idée ! Au contraire, je dois vous remercier pour un si agréable passe-temps.

PODKOLIËSSINE, *souriant*. — Il me semblait que j'avais dû vous ennuyer.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Oh, certainement pas !

PODKOLIËSSINE. — Eh bien, s'il en est ainsi, vous me permettrez de revenir un de ces soirs...

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ce me sera très agréable. (*Elle s'incline. Podkoliëssine sort.*)

1. Le 1^{er} mai. (N. d. t.)

SCÈNE XV

AGAFIA TIKHONOVNA (*seule*).

Quel homme digne d'estime ! A présent, je le connais bien. Il est difficile de ne pas l'aimer. Il est modeste, il est raisonnable. Oui, son ami a dit vrai. Je regrette seulement qu'il soit parti si vite ; j'aurais aimé l'écouter encore. Comme il est agréable de causer avec lui ! Et ce qu'il y a surtout de bien, c'est qu'il ne parle pas pour ne rien dire. J'aurais voulu lui glisser moi aussi quelques mots gentils, mais, je l'avoue, j'ai eu peur. Mon cœur s'est mis à battre très fort. Quel excellent homme ! Il faut que j'aie raconté tout à ma tante. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI

PODKOLIËSSINE. KOTCHKARIOV.

(*Ils entrent.*)

KOTCHKARIOV. — Pourquoi voulais-tu rentrer chez toi ? Quelle absurdité !

PODKOLIËSSINE. — Et pourquoi resterais-je ici ? Je lui ai dit tout ce qu'il fallait.

KOTCHKARIOV. — Alors tu lui as ouvert ton cœur ?

PODKOLIËSSINE. — C'est la seule chose que je n'aie pas faite.

KOTCHKARIOV. — Elle est bonne, celle-là ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

PODKOLIËSSINE. — Comment veux-tu que de but en blanc, on dise tout d'un coup : Mademoiselle, laissez-moi vous épouser !

KOTCHKARIOV. — Alors de quoi diable avez-vous parlé toute une demi-heure ?

PODKOLIËSSINE. — Nous avons parlé un peu de tout ;

et, je le confesse, j'en suis très heureux ; j'ai passé très agréablement mon temps.

KOTCHKARIOV. — Mais songe un peu. Comment arriverons-nous à tout faire ? Tu dois, dans une heure, aller te marier à l'église.

PODKOLIËSSINE. — Que dis-tu ! Tu es fou ! Me marier aujourd'hui !

KOTCHKARIOV. — Ne m'as-tu pas donné ta parole que quand les autres prétendants seraient débusqués, tu serais prêt à te marier immédiatement ?

PODKOLIËSSINE. — Je ne retire pas ma parole, mais que ce ne soit pas immédiatement. Il me faut au moins un mois pour me retourner.

KOTCHKARIOV. — Un mois !

PODKOLIËSSINE. — Certainement.

KOTCHKARIOV. — Tu perds la tête, sans doute ?

PODKOLIËSSINE. — Il me faut un mois.

KOTCHKARIOV. — Mais, espèce de bûche, j'ai déjà commandé le souper au maître d'hôtel. Ecoute, Ivane Kouzmitch, ne t'entête pas, mon chéri : marie-toi immédiatement.

PODKOLIËSSINE. — Aie pitié de moi, mon petit. Comment me marier immédiatement ?

KOTCHKARIOV. — Ivane Kouzmitch, je t'en prie. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le du moins pour moi.

PODKOLIËSSINE. — En vérité, je ne puis.

KOTCHKARIOV. — Tu le peux, ami. Tout est possible. Je t'en prie, mon petit, ne fais pas le capricieux.

PODKOLIËSSINE. — Par ma foi non ! C'est gênant, comprends-tu, absolument gênant.

KOTCHKARIOV. — Qu'en sais-tu ? Réfléchis ! Tu es un homme de sens ; je ne te dis pas cela pour te flatter, ni parce que tu es chef de division, mais, uniquement, par amour pour toi. Assez résisté, mon vieux. Décide-toi. Regarde la chose en homme raisonnable.

PODKOLIËSSINE. — Oui, si c'était possible, je...

KOTCHKARIOV. — Ivane Kouzmitch, mon chéri, mon chou, veux-tu que je me mette à genoux devant toi ?

PODKOLIËSSINE. — Pourquoi faire ?

KOTCHKARIOV, *se mettant à genoux devant lui*. — Tu le vois, je suis à tes genoux. Je t'en supplie ! Je n'oublierai jamais le service que tu vas me rendre. Ne t'obstine pas, mon âme !

PODKOLIËSSINE. — Non, je ne peux pas, frère, je ne peux pas.

KOTCHKARIOV, *se levant furieux*. — Cochon !

PODKOLIËSSINE. — Tu peux pester.

KOTCHKARIOV. — Imbécile ! Il n'y en a jamais eu un pareil !

PODKOLIËSSINE. — Fâche-toi, fâche-toi !

KOTCHKARIOV. — Pour qui ai-je travaillé, me suis-je donné de la peine ? Pour ton bien, animal ! Quel profit en aurai-je ? Je vais te planter-là !

PODKOLIËSSINE. — Qui t'a prié de te mettre en peine ? Plante-moi là si tu veux !

KOTCHKARIOV. — Tu vas te perdre ! Sans moi tu n'arriveras à rien. Si tu ne te maries pas, tu resteras un imbécile toute ta vie.

PODKOLIËSSINE. — Qu'est-ce que ça peut te faire ?

KOTCHKARIOV. — Tête de bois ! C'est pour toi que je me remue.

PODKOLIËSSINE. — Ne te remue pas !

KOTCHKARIOV. — Alors, va donc au diable !

PODKOLIËSSINE. — Eh bien, j'irai.

KOTCHKARIOV. — Bon voyage !

PODKOLIËSSINE. — Je pars.

KOTCHKARIOV. — Pars, pars ! Puisse-tu te casser la jambe en chemin ! Je souhaite de tout cœur qu'un cocher ivre te fasse entrer une flèche de voiture dans le cou ! Tu es une chiffe, et pas un fonctionnaire ! Je te jure que, désormais, entre nous tout est fini ! Ne parais plus à mes yeux !

PODKOLIËSSINE. — Je n'y paraîtrai plus. (*Il sort.*)

KOTCHKARIOV. — Va rejoindre ton vieil ami le diable !
(*Il ouvre la porte et lui crie :*) Imbécile !

SCÈNE XVII

KOTCHKARIOV (*seul*).

(*Il arpente la scène en grande colère.*)

A-t-on jamais vu un homme semblable ! Quel imbécile fini ! Et à vrai dire, moi aussi, je suis bon ! Dites, je vous prie, je vous prends à témoins : ne suis-je pas un benêt, un sot ? Pourquoi est-ce que je crie ? me dessèche la gorge ? Que m'est-il après tout ? Pas même parent ! Et que lui suis-je ? Sa bonne ? sa tante ? sa belle-mère ? sa commère ? Pourquoi diable me soucie-je de lui et ne me laissé-je aucun repos ? Ma foi, on ne sait même pas pourquoi ! Souvent on ne sait pas pourquoi les gens agissent. Ah, la canaille ! Quelle dégoûtante et sale tête ! Que je t'empoigne, je te flanque des chiquenaudes sur le nez, les oreilles, la bouche, les dents, partout ! (*Furieux, il lance des chiquenaudes en l'air.*) Et voilà qui est vexant : il est parti et se moque de tout ; ça lui glisse comme de l'eau sur une oie ! Voilà qui est insupportable ! Il va arriver chez lui, s'étendre et fumer tranquillement sa pipe. Quelle horrible créature ! On ne peut pas en imaginer une plus rebutante. Je vais le chercher, et le ramène exprès de force, le fainéant ! Je ne le laisserai pas esquiver. Je vais le ramener, le pleutre !

SCÈNE XVIII

AGAFIA TIKHONOVNA.

(*Elle entre.*)

Mon cœur bat si fort qu'il est difficile d'en donner idée. Où que je me tourne, l'image d'Ivane Kouzmitch est devant moi.

On a raison de dire qu'on ne peut pas échapper à son sort. J'aurais absolument voulu penser à autre chose, mais quoi que j'aie essayé, dévider du fil, coudre un réticule, Ivane Kouzmitch se glisse partout sous mes doigts... (*Une pause.*) Voici qu'à la fin se présente un changement dans mon existence ! On va me prendre, me conduire à l'église... Ensuite, on me laissera seule avec un homme. Ouf ! Le frisson me vient quand j'y songe. Adieu, ma vie de jeune fille. (*Elle pleure.*) Combien d'années ai-je vécu tranquille !... Et maintenant il faut me marier... Que de soucis me viendront ! des enfants, des gamins turbulents, et des petites filles qui grandiront, qu'il faudra marier... Si encore elles se mariaient bien, pas à des ivrognes ou à des joueurs prêts à risquer d'un coup tout ce qu'ils ont sur eux !... (*Elle se remet peu à peu à pleurer.*) Il ne m'a pas été donné de beaucoup me divertir, étant jeune fille, et j'ai atteint ma vingt-septième année... (*Changeant de ton.*) Pourquoi donc Ivane Kouzmitch tarde-t-il si longtemps ?

SCÈNE XIX

AGAFIA TIKHONOVNA. PODKOLIËSSINE.

KOTCHKARIOV.

(*Kotchkariov pousse de ses deux mains violemment Podkoliëssine sur la scène.*)

PODKOLIËSSINE, *hésitant*. — Je viens, mademoiselle, vous exposer une petite chose... mais je voudrais d'abord savoir si elle ne vous paraîtra pas étrange ?

AGAFIA TIKHONOVNA, *baissant les yeux*. — Quoi donc ?

PODKOLIËSSINE. — Dites-moi, auparavant, mademoiselle, si cela ne vous paraîtra pas étrange ?

AGAFIA TIKHONOVNA, *même jeu*. — Je ne sais pas de quoi il s'agit.

PODKOLIËSSINE. — Reconnaissez-le, je suis sûr que ce que je vais vous dire vous paraîtra étrange.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Permettez ; comment voulez-

vous que ça me paraisse étrange ? De vous, tout est agréable à entendre.

PODKOLIËSSINE. — Mais vous n'avez jamais entendu chose pareille. (*Agafia Tikhonovna baisse de plus en plus les yeux. A ce moment entre furtivement Kotchkariov qui se place derrière Podkoliëssine.*) Voilà ce dont il s'agit. Il s'agit... Mais il vaudra sans doute mieux que je vous dise cela une autre fois...

AGAFIA TIKHONOVNA. — Qu'est-ce donc ?

PODKOLIËSSINE. — C'est... Je voudrais, je l'avoue, vous annoncer... mais je doute toujours que...

KOTCHKARIOV, à part, se croisant les bras. — Mon Dieu, quel homme est-ce là ? Ce n'est pas un homme, mais une vieille pantoufle de femme, une caricature d'homme, une satire de l'humanité !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Pourquoi doutez-vous ?

PODKOLIËSSINE. — J'ai comme une appréhension.

KOTCHKARIOV, haut. — Comme tout cela est bête, bête ! Vous le voyez fort bien, mademoiselle, il demande votre main. Il veut dire qu'il ne peut pas vivre sans vous. Il demande si vous consentez à faire son bonheur.

PODKOLIËSSINE, presque effrayé, le pousse du coude et dit vite. — Que te prend-il ?

KOTCHKARIOV. — Alors, mademoiselle, vous décidez-vous à rendre ce pauvre mortel heureux ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Je n'ose pas penser que je puisse faire le bonheur de qui que ce soit, pourtant j'accepte.

KOTCHKARIOV. — Mais évidemment, c'est ce qu'il fallait depuis longtemps. Donnez-moi vos mains.

PODKOLIËSSINE. — A l'instant. (*Il veut dire quelque chose à voix basse à son ami, mais Kotchkariov lui montre le poing, et fronce les sourcils. Podkoliëssine lui donne sa main.*)

KOTCHKARIOV, unissant leurs mains. — Que Dieu vous donne sa bénédiction ! Je consens à votre union et l'approuve. Le mariage est une chose... Ah, ce n'est pas

comme de prendre un fiacre et d'aller n'importe où !... C'est une tout autre obligation ; mais je n'ai pas le temps de vous l'exposer ; je te le dirai plus tard. Allons, Ivane Kouzmitch, embrasse ta fiancée ; tu le peux maintenant et tu le dois. (*Agafia Tikhonovna baisse les yeux.*) Ne vous troublez pas, mademoiselle ; il en doit être ainsi ; il faut qu'il vous embrasse !

PODKOLIËSSINE. — Non, mademoiselle, permettez... (*Il l'embrasse et lui prend la main.*) Quelle jolie main ! Pourquoi, mademoiselle, avez-vous une main si jolie ? Je veux que le mariage ait lieu tout de suite, mademoiselle, absolument tout de suite !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Tout de suite, il me semble que c'est bien vite !

PODKOLIËSSINE. — Je ne veux pas vous entendre ! Je veux que la cérémonie ait lieu sur-le-champ.

KOTCHKARIOV. — Bravo ! très bien ! Tu es un homme magnifique ! J'avoue que j'ai toujours attendu quelque-chose de toi. Vous, mademoiselle, dépêchez-vous maintenant le plus possible de vous habiller. A dire vrai, j'ai déjà envoyé chercher la voiture et les invités. Ils se sont rendus directement à l'église. Votre robe de mariée, je le sais, est déjà prête.

AGAFIA TIKHONOVNA. — C'est vrai, elle l'est depuis longtemps. Je vais m'habiller en une minute.

SCÈNE XX

KOTCHKARIOV. PODKOLIËSSINE.

PODKOLIËSSINE. — Eh bien, frère, merci ! Maintenant je vois toute l'étendue du service que tu m'as rendu. Un père n'aurait pas fait pour moi ce que tu as fait. Je vois que tu as agi en ami. Merci, frère ! Je me rappellerai toute la vie le service que tu me rends. (*Ému.*) Le printemps prochain j'irai prier sur la tombe de ton père.

KOTCHKARIOV. — Il n'y a pas à tant me remercier. C'est moi qui suis content. Viens que je t'embrasse. (*Il l'embrasse sur une joue, puis sur l'autre.*) Dieu veuille que tu vives heureux, (*ils s'embrassent*) dans l'aisance et la joie, et que vous ayez beaucoup d'enfants...

PODKOLIËSSINE. — Merci, frère ! Je vois enfin seulement ce qu'est la vie. Un monde tout nouveau vient de s'ouvrir à moi. Maintenant je vois que tout se meut, vit, respire et s'évapore, si bien qu'il est même difficile de savoir ce qui se passe en soi. Avant, je ne voyais rien de pareil, je ne comprenais pas ; j'étais privé de toute conscience. Je ne réfléchissais pas, n'approfondissais pas ; je vivais comme n'importe qui.

KOTCHKARIOV. — Je suis satisfait, ravi. Je vais voir maintenant comment on a dressé la table et reviens à l'instant. (*A part.*) Je crois qu'à tout hasard il est plus prudent de cacher son chapeau. (*Il emporte le chapeau de Podkoliëssine.*)

SCÈNE XXI

PODKOLIËSSINE, *seul.*

Qu'étais-je, en réalité, jusqu'à présent ? Comprenais-je le sens de la vie ? Pas du tout... Et quelle était ma vie de garçon ?... Que faisais-je ?... Je vivais, vivottais, allais à mon bureau, dînais et dormais, bref, l'être le plus vil et le plus ordinaire. Je ne vois qu'à l'instant combien sont stupides ceux qui ne se marient pas. Et remarquez la quantité de gens qui restent dans cet aveuglement ! Si j'étais souverain quelque part, j'ordonnerais à tous mes sujets de se marier. Je ne permettrais pas qu'il y eût dans mon royaume un seul célibataire... Vraiment, quand j'y songe... dans quelques minutes je serai marié... Je mords à cette félicité dont il n'est parlé que dans les contes et qui est inexprimable... (*Court silence.*) Malgré tout, cependant, j'éprouve, à y penser, quelque chose d'étrange. Pour toute sa vie, toute

l'existence se lier à quelqu'un, et ensuite ni défaite, ni regret ; rien, rien... Tout consommé, fini ! Maintenant déjà, je ne puis plus reculer. Dans une minute nous aurons sur la tête la couronne des mariés. Plus même moyen de s'en aller. La voiture attend, tout est prêt. N'y a-t-il vraiment plus aucun moyen de s'en aller ? Assurément aucun. Là-bas, aux portes, et partout, il y a des gens qui me demanderaient où je vais. Impossible, non ! Tiens, une fenêtre ouverte ! Si j'en profitais ! Non, impossible ! Que dirait-on ? D'abord ce ne serait pas convenable. Et c'est haut. (*Il s'approche de la fenêtre.*) Pas si haut que ça ! Rien que le soubassement, et pas très élevé. Mais je n'ai même pas de chapeau. Que ferais-je sans chapeau ? C'est malséant. Bah ! est-ce qu'on ne peut pas sortir sans chapeau ? Si j'essayais, hein ? Est-ce que j'essaie ? (*Il monte sur le rebord de la fenêtre et en disant : Que Dieu m'assiste ! il saute dans la rue. On l'entend gémir en bas : Ah ! diable, que c'était haut ! puis crier : Eh, cocher !*

VOIX D'UN COCHER. — Faut-il avancer ?

VOIX DE PODKOLIËSSINE. — Près du pont Sémionov, sur le Canal.

VOIX DU COCHER. — Dix kopeks, pas moins.

VOIX DE PODKOLIËSSINE. — Approche. En route. (*On entend le bruit d'une voiture qui s'ébranle et qui part.*)

SCÈNE XXII

AGAFIA TIKHONOVNA.

(*Elle est en robe de mariée, timide, baissant les yeux.*)

Je ne sais ce qui se passe en moi. J'ai honte à nouveau, et je tremble toute. Ah, si, rien qu'une minute, il pouvait n'être pas là ! S'il était sorti un instant. (*Elle regarde timidement autour d'elle.*) Mais où est-il ? Il n'y a personne. Où est-il passé ? (*Elle ouvre la porte de l'antichambre et demande.*) Fiókla, où est allé Ivane Kouzmitch ?

FIOKLA. — Mais il est là.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Où donc ?

FIOKLA, *entrant*. — Il était assis là, dans la chambre.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Tu vois qu'il n'y est pas.

FIOKLA. — Mais il n'est pas sorti non plus. Je n'ai pas quitté l'antichambre.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et où est-il donc ?

FIOKLA. — Je ne sais pas. Serait-il sorti par l'escalier de service ? Ou bien, serait-il dans la chambre d'Arina Pantéléïmonovna ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Tante ! tante ?

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, ARINA PANTÉLÈIMONOVNA.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA, *en habits de fête*. — Qu'y a-t-il ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ivane Kouzmitch est-il chez vous ?

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Non, il doit être ici ; il n'est pas entré chez moi.

FIOKLA. — Il n'est pas non plus dans l'antichambre ; j'y étais assise.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Il n'est pas non plus ici, vous le voyez bien.

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, KOTCHKARIOV.

KOTCHKARIOV. — Qu'y a-t-il ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Pas d'Ivane Kouzmitch.

KOTCHKARIOV. — Comment ça ? Il est parti ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Non, pas même parti.

KOTCHKARIOV. — Comment ? Ni parti, ni ici ?

FIOKLA. — Où a-t-il pu passer ? Impossible de comprendre. Je suis restée dans l'antichambre sans bouger...

ARINA PANTÉLÉIMONOVNA. — Et il n'a pas pu passer non plus par l'escalier de service.

KOTCHKARIOV. — Que diable ! sans sortir d'ici, il n'a pas pu disparaître ! Ne se serait-il pas caché ? Ivane Kouzmitch, où es-tu ? Ne fais pas le fou ! Sors de ta cachette ! A quoi riment ces plaisanteries ? Il est temps de se rendre à l'église. (*Il regarde derrière une armoire et jette un coup d'œil sous les chaises.*) C'est à n'y rien comprendre ! Il n'a pu partir d'aucune manière. Il est ici. Et son chapeau est dans l'antichambre. Je l'y ai mis exprès.

ARINA PANTÉLÉIMONOVNA. — Il faut demander à Douniâchka ; elle est toujours restée dans la rue. Elle sait peut-être... Douniâchka ! Douniâchka !

SCÈNE XXV

LES MÊMES, DOUNIACHKA.

ARINA PANTÉLÉIMONOVNA. — Où est Ivane Kouzmitch ? Ne l'as-tu pas vu ?

DOUNIACHKA. — Oui, je l'ai vu. Il a daigné sauter par la fenêtre.

(*Agáfia Tikhonovna pousse un cri et se croise les mains.*)

TOUS LES TROIS. — Par la fenêtre ? !

DOUNIACHKA. — Justement. Et après avoir sauté, il a pris une voiture et est parti.

ARINA PANTÉLÉIMONOVNA. — Dis-tu bien la vérité ?

KOTCHKARIOV. — Tu mens ! Cela ne peut pas être !

DOUNIACHKA. — J'en prends Dieu à témoin. Il a sauté. Le marchand d'en face l'a vu lui aussi. Il a fait prix de dix kopeks avec le cocher et est parti.

ARINA PANTÉLÉIMONOVNA, *s'avançant vers Kotchkariov.* — Eh bien, père, est-ce que vous vous jouez de nous ? Avez-vous voulu faire de nous un objet de risée ! J'ai près de soixante ans et n'ai jamais subi un pareil outrage. Je vous cracherais droit au visage, le père, si vous étiez un

honnête homme ; mais après avoir fait cela vous êtes un gredin, et vous le comprendriez si vous étiez honnête. Faire un affront devant le monde entier à une jeune fille ! Moi, fille de paysan, je n'aurais pas agi ainsi. Et vous vous dites noble ? Toute votre noblesse ne sert, on le voit, qu'à vous faire commettre des vilénies et des friponneries. *(Elle sort furieuse et emmène sa nièce. Kotchkariov reste pétrifié.)*

FIOKLA. — Et voilà celui qui sait arranger une affaire ! qui sait, sans marieuse, cuisiner un mariage !... J'avais des prétendants de rien du tout, des décavés, et toutes sortes de gens... Mais des prétendants qui se sauvent par la fenêtre, j'en demande bien pardon, je n'en ai pas !

KOTCHKARIOV. — Billevesée ! cela n'est rien. Je cours chez lui et le ramène. *(Il sort.)*

FIOKLA. — Oui, vas-y et ramène-le ! Tu t'y entends aux choses du mariage ! Si encore il s'était sauvé par la porte, on pourrait voir, mais un fiancé qui file par la fenêtre, ah, ma foi, tous mes compliments !

FIN

(traduit par DENIS ROCHES)

NICOLAS GOGOL

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XVII (JUILLET-DÉCEMBRE 1921)

ALAIN		
Les idées et les âges	425	(XCVII)
FRANÇOIS-PAUL ALIBERT		
Ainsi tombent les feuilles	421	(XCVII)
ROGER ALLARD		
Sur M. Ingres	57	(XCIV)
<i>Noctambulismes</i> , par Jean de Tinan	101	(XCIV)
<i>La vie de P. J. Toulet</i> , par Henri Martineau	118	(XCIV)
<i>Béhanzigue</i> , par P. J. Toulet	118	(XCIX)
<i>Trois nouveaux contes de la vieille France</i> , par Jean Moréas	119	(XCIX)
<i>Les temps innocents</i> , par Emile Henriot	119	(XCIV)
<i>Amour et paysage</i> , par J. M. Junoy	119	(XCIV)
<i>Gestes</i> , par Alired Jarry	120	(XCIV)
<i>La patience de Grisélidis</i> , par R. de Gour- mont	121	(XCIV)
<i>La comtesse de Ponthieu</i> , trad. par Fernand Fleuret	121	(XCIV)
<i>Le bûcher secret</i> , par Joachim Gasquet	195	(XCV)
<i>Souvenirs de mon commerce</i> , par André Rou- veyre	210	(XCV)
Madame de Noailles	301	(XCVI)
Jean Pellerin	345	(XCVI)
<i>Le poème des chimères étranglées</i> , par Tristan Derème	350	(XCVI)
<i>Le côté de Guermantes II ; Sodome et Gomo- rhe I</i> , par Marcel Proust	355	(XCVI)
<i>Autour de Toulouse-Lautrec</i> , par Paul Le- clercq	368	(XCVI)
<i>Cœurs à prendre</i> , par Georges Gabory	625	(XCVIII)
<i>Rayons croisés</i> , par Jean-Louis Vaudoyer	626	(XCVIII)
<i>Mythologies</i> , par Mélot du Dy	627	(XCVIII)
<i>Le Laboratoire central ; Dos d'Arlequin</i> , par Max Jacob	744	(XCIX)
AMIEL		
Fragments inédits du Journal Intime	681	(XCIX)
LOUIS ARAGON		
Les aventures de Télémaque	167	(XCV)
MICHEL ARNAULD		
<i>Mars ou la guerre jugée</i> , par Alain	733	(XCIX)

GABRIEL AUDISIO		
Trompettes au soleil	698	(XCIX)
JEAN BARUZI		
<i>Les canciones</i> de Juan de Yepes, trad. René-Louis Doyon	230	(XCV)
FÉLIX BERTAUX		
<i>Les Rustiques</i> , par Louis Pergaud	219	(XCV)
<i>La Chine</i> , par Émile Hovelaque	233	(XCV)
Henri Aliès	624	(XCVIII)
AMBROSE BIERCE		
(trad. V. M. LLONA)		
Un incident au pont d'Owl-Creek	701	(XCIX)
MAURICE BOISSARD		
Chronique dramatique	449	(XCVII)
Chronique dramatique	611	(XCVIII)
Chronique dramatique	727	(XCIX)
CHARLES DU BOS		
<i>L'Épithalame</i> , par J. Chardonne	746	(XCIX)
LÉON BRILLOUIN		
<i>Une nouvelle figure du monde : les théories d'Einstein</i> , par Lucien Fabre	121	(XCIV)
MAURICE CHEVRIER		
Petite cantate sur l'absence de Marie Laurencin.	164	(XCV)
PAUL CLAUDEL		
Saint Joseph	411	(XCVII)
MARCEL COHEN		
<i>Linguistique historique et linguistique générale</i> , par A. Meillet	456	(XCVII)
LUCIE COUSTURIER		
Inahilé Ibatan, tirailleur dahoméen	315	(XCVI)
BENJAMIN CRÉMIEUX		
<i>L'Ecuyère</i> , par Paul Bourget	99	(XCIV)
<i>Les Juifs ou la Fille d'Éléazar</i> , par Elissa Rhais	100	(XCIV)
<i>Poèmes</i> , par Henry J. M. Levet	102	(XCIV)
<i>Penses-tu réussir</i> , par Jean de Tinan	211	(XCV)
<i>Sorties</i> , par Henri Hertz	220	(XCV)
<i>Rafaël Gatouna</i> , par Maurice Larrouy	221	(XCV)
<i>Le moqueur ?</i> par François de Bondy	222	(XCV)
<i>A bord de l'étoile matutine</i> , par Pierre Mac Orhan	359	(XCVI)
<i>Histoire d'une Marie</i> , par André Baillon	361	(XCVI)
<i>La pensée de Nicolas Machiavel</i> , par François Franzoni	380	(XCVI)

<i>L'ange du bizarre ; Mémoires d'un dada besogneux</i> , par Pierre Mille	464	(XCVII)
<i>Ma vie d'enfant</i> , par Maxime Gorki	498	(XCVII)
<i>Anthologie des poètes italiens contemporains</i> , par Jean Chuzeville	500	(XCVII)
<i>Storia di Cristo</i> , par G. Papini	501	(XCVII)
Jérôme et Jean Tharaud	557	(XCVIII)
<i>La lanterne magique</i> , par Th. de Banville	622	(XCVIII)
<i>Le passage de l'Aisne</i> , par Emile Clermont		
<i>Tuvache ou la tragédie pastorale</i> , par Louis-Léon Martin	757	(XCIX)
EMILE DERMENGHEM		
Léon Bloy pendant la guerre	206	(XCV)
ALAIN DESPORTES		
Un jeune intellectuel allemand	239	(XCV)
P. DRIEU LA ROCHELLE		
<i>Anicet ou le panorama</i> , par Louis Aragon	97	(XCIV)
GEORGES DUHAMEL		
On ne saurait tout dire	143	(XCV)
FERNAND FLEURET		
<i>L'entrepreneur d'illuminations</i> , par André Salmon	628	(XCVIII)
<i>La cavalière Elsa</i> , par P. Mac Orlan	753	(XCIX)
WALDO FRANK (trad. H. BOUSSINESQ)		
L'année américaine	369	(XCVI)
GEORGES GABORY		
Soirées perdues	413	(XCVII)
<i>Le drageoir aux épices</i> , par J. K. Huysmans	621	(XCVIII)
<i>Premières aventures de Chéri-Bibi</i> , par Gaston Leroux	632	(XCVIII)
HENRI GHÉON		
<i>La vie de Maurice Barrès</i> , par Albert Thibaudet	201	(XCV)
Au théâtre du Jorat : <i>le roi David</i> , par René Morax	362	(XCVI)
Les sculptures de Degas et de Mme Spitzer	367	(XCVI)
<i>De l'âge divin à l'âge ingrat (Mémoires)</i> , par Francis Jammes	741	(XCIX)
ANDRÉ GIDE		
Préface à <i>Armance</i>	129	(XCV)
Les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne	513	(XCVIII)
NICOLAS GOGOL (trad. DENIS ROCHE)		
Hyménée ! (Acte II)	26	(XCIV)

BERNARD GRÆTHUYSEN		
	Lettre d'Allemagne	485 (XCVII)
RENÉ KERDYK		
Intime		293 (XCVI)
JACQUES DE LACRETELLE		
	<i>La Fortune de Bécot</i> , par Louis Codet . . .	214 (XCV)
	<i>Mademoiselle de la Ralphe</i> , par E. Le Roy. .	217 (XCV)
VALERY LARBAUD		
	<i>Paludes</i> , par André Gide.	93 (XCIV)
	<i>Le miroir des lettres</i> , par Fernand Vandérem	250 (XCV)
Amants, heureux amants		522 (XCVIII)
ANDRÉ LHOTE		
	Picasso et le respect de la nature	109 (XCIV)
	A propos de Fragonard	225 (XCV)
	<i>Renoir</i> , par Ambroise Vollard	227 (XCV)
Ingres vu par un peintre		274 (XCVI)
	Réflexions sur le salon d'automne	759 (XCIX)
PERCY LUBBOCK		
	Lettre d'Angleterre	474 (XCVII)
PIERRE MAC ORLAN		
	<i>La romance du retour</i> , par Jean Pellerin . .	104 (XCIV)
LOUIS MARTIN-CHAUFFIER		
	<i>Le chemin de paradis</i> , par Charles Maurras .	197 (XCV)
	<i>Le Premier de la Classe</i> , par Benjamin Crémieux.	755 (XCIX)
PAUL MORAND		
	Ballets suédois : <i>Les Mariés de la Tour</i>	
	<i>Eiffel</i> , par Jean Cocteau	225 (XCV)
Inaugurations		299 (XCVI)
	<i>La poésie d'aujourd'hui</i> , par Jean Epstein . .	338 (XCVI)
	Au sujet de Maurice Barrès	340 (XCVI)
	<i>Devoirs de vacances</i> , par Raymond Radiguet.	354 (XCVI)
	<i>La jeunesse de Théophile</i> , par Marcel Jouhandeau	357 (XCVI)
	<i>Les îles Aran</i> , par John M. Synge.	484 (XCVII)
	<i>Anthologie nègre</i> , par Blaise Cendrars. . . .	504 (XCVII)
VLADIMIR PENIAKOFF		
Responsabilités		176 (XCV)
HENRI POURRAT		
	<i>Les propos rustiques</i> , de Noël du Fail . . .	467 (XCVII)
	<i>Chez nous</i> , par Joseph de Pesquidoux . . .	470 (XCVII)
MARCEL PROUST		
Les intermittences du cœur.		385 (XCVII)
	En tram jusqu'à la Raspelière	641 (XCIX)

JACQUES RIVIÈRE		
M. Paul Souday et la politique	251	(XCIV)
Amiel	680	(XCIX)
JULES ROMAINS		
Petite introduction à un cours de technique poétique	18	(XCIV)
ANDRÉ SALMON		
<i>La brebis galeuse</i> , par Henri Duvernois	466	(XCVII)
BORIS DE SCHLÛZER		
Alexandre Block	496	(XCVII)
JEAN SCHLUMBERGER		
<i>Jéroboam ou la finance sans méningite</i> , par Paul Laffitte	108	(XCIV)
<i>Maria Chapdelaine</i> , par Louis Hémon	212	(XCV)
<i>Le cœur des autres</i> , par Gabriel Marcel	223	(XCV)
<i>La complainte du cyprès blessé</i> , par F. P. Albert	352	(XCVI)
<i>Le feu qui reprend mal</i> , par J.-J. Bernard	472	(XCVII)
<i>Mesure pour mesure</i> de Shakespeare, trad. G. de Pourtalès	482	(XCVII)
Césaire	573	(XCVIII)
PHILIPPE SOUPAULT		
Le concierge	296	(XCVI)
RABINDRANATH TAGORE (trad. : H. MIRABAUD-THORENS)		
Poèmes de Kabir	257	(XCVI)
ALBERT THIBAUDET		
Réflexions sur la littérature : Unanimisme	85	(XCIV)
<i>Tant pis pour toi</i> , par Gérard d'Houville	96	(XCIV)
<i>Anthologie du Félibrige provençal</i> , t. I	106	(XCIV)
<i>Sainte-Beuve, l'homme et le poète</i> , par Louis-Frédéric Choisy	107	(XCIV)
<i>La mort de Sparte</i> , par Jean Schlumberger	113	(XCIV)
<i>Platon</i> (t. II), par Alfred Croiset	120	(XCIV)
Réflexions sur la littérature : Une philosophie de l'histoire	187	(XCV)
<i>De Paris à Cythère</i> , par Gérard de Nerval	205	(XCV)
<i>Les années d'apprentissage de Sylvain Briollet</i> , par Maurice Brillant	216	(XCV)
<i>Tibériade</i> , par Gonzague Truc	221	(XCV)
Réflexions sur la littérature : Le voyage intérieur	329	(XCVI)
<i>Notes sur Mérimée</i> , par Charles du Bos	342	(XCVI)
<i>Victor Hugo</i> , par Mary Duclaux	342	(XCVI)
<i>Ecrivains français en Hollande</i> , par Gustave Cohen	343	(XCVI)
<i>Histoire de France contemporaine</i> , III, IV, V	344	(XCVI)

<i>La jeunesse de Nietzsche jusqu'à la rupture</i> avec Bayreuth, par Ch. Andler	344	(XCVI)
<i>Préséances</i> , par François Mauriac	358	(XCVI)
<i>Il y a une volupté dans la douleur</i> , par Joachim Gasquet	361	(XCVI)
Réflexions sur la littérature : Histoire romaine	441	(XCVII)
<i>Minerve ou Belphegor ?</i> , par Gaëtan Bernoville	460	(XCVII)
<i>Elise</i> , par René Boylesve	460	(XCVII)
Réflexions sur la littérature : Du roman anglais	602	(XCVIII)
<i>Visites aux paysans du centre</i> , par Daniel Halévy	620	(XCVIII)
<i>Sainte-Beuve</i> , par Gustave Michaut	621	(XCVIII)
<i>Jean de Tinan</i> , par André Lebey	621	(XCVIII)
<i>Les yeux neufs</i> , par Lucien Daudet	624	(XCVIII)
Réflexions sur la littérature : Les Philosophes	715	(XCIX)
ALBERT THIERRY		
Le Secret du Polichinelle	62	(XCIV)
PAUL VALÉRY		
Ebauche d'un serpent	5	(XCIV)
GILBERT DE VOISINS		
<i>Ainsi va toute chair</i> , par Samuel Butler, trad. V. Larbaud	115	(XCIV)
<i>Eurydice deux fois perdue</i> , par Paul Drouot	349	(XCVI)
<i>La nuit de Saint-Barnabé</i> , par Alexandre Arnoux	462	(XCVII)
Odelettes	676	(XCIX)
DIVERS		
<i>A l'Ecole du Réel</i> , par Jean Lartigues	121	(XCIV)
Les revues	123	(XCIV)
Correspondance	127	(XCIV)
Les revues	252	(XCV)
Les revues	380	(XCVI)
Note	384	
Les revues	506	(XCVII)
Mementos anglais et allemand	511	(XCVII)
Les revues	635	(XCVIII)

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.